

Abbeille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX RÉDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Au Sénat des Etats-Unis.

Le Sénat des Etats-Unis a consacré toute la journée de mercredi dernier à la discussion de la clause du Tarif douanier relative au sucre; et bien que de nombreux discours aient été prononcés, plutôt en faveur d'un tarif protecteur, lorsque, le soir, la séance a été levée, il n'a pas été possible à l'Assemblée de donner à la question une solution. On prévoit, cependant, que cette solution ne sera pas longtemps attendue; qu'aujourd'hui le Sénat se prononcera à cet égard d'une façon définitive.

Les lenteurs apportées dans le règlement de la question du sucre sont dues, de l'avis même de bien des sénateurs, à la complexité de cette question. Telle quelle est présentée dans le tarif, elle est, pour ces sénateurs, pleine, non d'obscurités, mais de combinaisons et de subtiles détails qui exigent des connaissances spéciales pour les parfaitement comprendre: la couleur du sucre; sa polarisation, les différences dans son raffinement, etc.

Un des champions de la protection de l'industrie sucrière est le sénateur McEnery, de la Louisiane. Lui n'a plus, ni mieux étudié la question que lui; lui donc ne peut en parler avec plus d'autorité. Le sénateur avait commencé son discours la veille, et il avait tant de choses intéressantes à dire au sujet de la culture de la canne à sucre et de la protection que lui doit le gouvernement, qu'il l'a repris mercredi matin, dès l'ouverture de la séance.

M. McEnery, entièrement remis d'une indisposition qui l'avait visiblement affaibli, se retrouvait en pleine possession de ses moyens; aussi s'est-il fait écouter avec intérêt même par ses adversaires.

Le sénateur Bristow, du Kansas, a suivi le sénateur McEnery à la tribune, et son discours, contre la protection de l'industrie sucrière a été d'une violence très grande. M. Bristow demande la suppression de l'impôt sur la couleur du sucre, dont le seul but est de forcer le peuple à payer à la "American Sugar Refining Company" à peu près 90 sous pour raffiner cent livres de sucre.

Souvent le sénateur du Kansas a été interrompu par ses collègues de l'Utah et du Michigan et le sénateur Foster de la Louisiane qui protestaient contre certains de ses déclarations, qui s'élevaient à propos de la "Trust," mais étaient en réalité nuisibles à nos intérêts.

Espérons que le Sénat se montrera favorable à cette importante industrie du sucre, l'une des principales de notre

grand Etat et qu'il la protégera comme il convient. M. McEnery, dans son admirable baraque, a clairement démontré le devoir qu'il impose au gouvernement de protéger les plantations sucrières de tous les Etats, rappelant le mot de Jefferson, si juste, si sage: "Il faut que soient frappés d'un impôt tous les articles de nécessité dans la vie, afin que notre pays n'ait pas à dépendre des pays étrangers pour en être pourvu."

Il y a cent ans... JEAN-BAPTISTE COLUCHE (13 MAI 1809).

Le soldat de la légende, l'observateur fidèle, d'un mot de mesure immortel, a symbolisé l'esprit tout entier de la discipline, n'est point un mythe. Il a vécu; nous savons qu'il est; lui-même, au temps de sa vieillesse bavarde, se plut à raconter l'incident dont il fut le héros, en se jouant quelque peu; et il y a cent ans que le fait s'est produit.

Il s'appelait Jean-Baptiste Coluche. Paysan de cette partie de l'île de France qui confine à la Brie champenoise, il était né, le 30 mars 1780, à Gastins, canton de Naugis; son père était charretier et sa mère allait en journée; lui, il fut ouvrier vigneron. Quand l'âge de la conscription arriva, en l'an IX, c'est un jeune homme de taille moyenne, au front ténu, rendu d'apparence encore plus obtusée par l'épaisse calotte de cheveux qui lui descendait presque jusqu'aux sourcils, ombrageant deux yeux froids et gris. La bouche, aux lèvres pinçées, ajoutait encore à l'expression d'entêtement du menton carré.

Lorsqu'il fut incorporé en brumaire an XIV (1805) et immatriculé sous le No 3.018 dans le 3e du 3e régiment d'infanterie légère, il n'avait rien d'un héros et rien qui le distinguât plus particulièrement de ces terriens arrachés, comme lui, au sol natal, passifs, patients et résignés.

Il ne savait pas lire et quand il lui fallait signer, il traçait péniblement, d'une main lourde, avec une contraction de la face, son nom en grosses lettres majuscules, inégales et enfantines. Il fut à l'école, à l'école, à l'école, sans qu'il se fit remarquer par autre chose que par son allure de "Jeannot", comme on disait alors, ce qui signifiait de début, avec le journal soigné posé en arrière et un peu de côté, dont la masse imposante contrastait étrangement avec sa figure imberbe.

C'est dans la campagne d'Austrice de 1809 que lui arriva l'aventure qui devait le rendre immortel. Napoléon se plaisait, la nuit, à parcourir, sans escorte, les postes de son armée et à visiter incognito les bivouacs. On sait quel cortège triomphal ses gardes, qui le reconduisent dans une de ses rondes inopinées, lui firent la veille d'Ansterlitz en l'accompagnant sur toute la ligne à la lueur de torches de paille, le subitement allumées.

La veille d'Iéna, au campement de Landgrabenberg, il fallut lui en croire ainsi les positions. Ayant, par une pluie battante et dans une obscurité

complète, visité son armée jusqu'aux grandes gardes, celles-ci, croyant à la présence d'un espion, tirèrent sur lui avec une telle intensité que Napoléon fut obligé de se coucher à terre jusqu'à ce que le feu eût cessé. Cette fâcheuse expérience de la vigilance de ses troupes ne le guérit point de ces rancœurs nocturnes qu'il affectionnait lorsque l'affaire du lendemain devait être chaude.

Pendant la campagne d'Elbe, que de fois il lui arrivait d'apparaître, silhouette indistincte, au cantonnement où les grenadiers se bécotaient au feu de deux maigres bûches posées en croix, écoutant les récits de ces vieillards moustaches, ne surveillant pas des critiques les plus vives ou des propos les plus saës et riait de bon cœur lorsque le factieux orateur, se retournant après une boutade, se levait précipitamment et tout à coup, agité, les talons en ligue, le dos de la main au bonnet à poil immobile, muet, restait les yeux fixes. Et l'empereur voyait ses camarades, d'abord goguenards, se précipiter à leur tour dans la même position, en reconnaissant dans l'ombre les traits respectés de Napoléon.

Coluche n'appartenait point à la garde; mais au bivouac tout se sait et les appréciations des idées du "Petit Caporal", du "Petit Tondou", ou de "Jean de l'Épée", sur nous qu'on donnait d'ordinaire à l'empereur, allaient leur train. On le savait sévère sur la discipline, très enclin à louer toute obéissance. Et Coluche, déjà auparavant fort chapitré sur la consigne, en conta pour elle encore plus d'errance.

Or, en mai 1809, — le 3, à Ebersberg, dit M. le lieutenant-colonel Bois qui s'est beaucoup occupé de notre histoire; — le 13, à Schönbrunn, — ce qui est plus vraisemblable, disent les communs récits, — Coluche, fier d'être un 17e léger, 3e du 3, fut, vers le soir, mis en faction près du logis impérial.

On l'avait placé à la fourche d'une allée, dans le parc, avec la consigne formelle de ne laisser passer personne et d'appeler le poste à la moindre alerte. Coluche, ayant ramené sous son menton la lourde jugulaire convertie de lamelles de cuivre, vérifié si son arme était chargée, et si la poudre était dans le bassin, se la pierre était bien assujettie au cran, se mit automatiquement à faire les cent pas.

La nuit était tout à fait tombée. Les allées et de venir, ayant tiré de la grande d'écorce qui lui battait le flanc une lampe de schniek, il s'arrêta, et, les bras croisés sur l'échancrure de la baïonnette, attendit l'heure de la relève.

Le silence de la nuit n'était troublé que par le bruit du galop des chevaux, qui résonnait sur le pavé de la grande cour du palais et qui arrivait à Coluche amorti par les frondeuses du parc. Le ciel était sans lune, l'air était doux: Coluche s'assoupit.

Soudain des pas crièrent sur le gravier. Coluche, réveillé, mit l'arme au pied. Une forme humaine se dessina. Coluche cria: "On n'passe pas."

Le marcheur ne s'arrêtait pas. Coluche, alors, résolut, se porta en avant; le jarret tendu, le faulx, dont la grosse sonne, saisi solidement dans ses mains crispées, il se mit dans la position de croiser la baïonnette. Irrité du mutisme de celui qui marchait à sa rencontre, il s'écria d'un ton coère: "Si te fais tu pas de plus, je

te fons ma baïonnette dans le ventre!" L'homme avançait toujours. Coluche s'appretait à lancer son arme, lorsque la silhouette de l'homme se précipita. Il reconnut l'empereur, enveloppé dans sa redingote grise. Napoléon, qui attendait, cette nuit, la nouvelle de la capitulation de Vienne, las de rester sans nouvelles, monta jusqu'au belvédère pour découvrir si quelque signal, venu de la ville, ne lui annoncerait pas la conclusion de l'acte qui lui livrait la capitale autrichienne.

Le poste, à la voix de Coluche, était accouru, et, tandis que l'empereur continuait sa route, le faulx vit, à la lueur du faulx, devant qu'il lui présentait les armes, la figure de Napoléon qui s'éclaircissait d'un sourire.

Un corps de garde, car l'heure était venue où il devait être relevé, au lieu de dormir, on ne parla que de l'incident. — Tu es perdu, mon garçon! lui disaient certains de ses camarades. Tu as voulu tuer l'empereur. Pour être, demain! tu seras fusillé!

— Et ma consigne, donc! répliquait Coluche d'un air obtus. — Possible! Mais tu l'es mis dans un mauvais cas.

— J'ai observé la consigne s'en-tait à répondre Coluche. — Tu ne seras pas fusillé, disaient d'autres, mais décoré! Le front de Coluche n'en demeura pas moins obstinément barré.

Jean-Baptiste Coluche ne fut ni fusillé, ni décoré, comme l'a établi M. Frédéric Masson. Sur ce point, la légende est fautive. Après Wagram, il fit, de 1810 à 1813, la campagne de Portugal et d'Espagne; il fit la campagne de France et régut une balle dans la tête à Arcis-sur-Aube.

C'est à la suite de cette blessure qu'il fut fait chevalier de la Légion d'honneur, le 12 mars 1814. Rentré dans ses foyers, il se maria, se fixa à Gastins et vécut des jours glorieux. Coluche, élu sous-lieutenant de la garde nationale de Naugis en 1831, fut l'honneur, en 1862, d'être présenté à Napoléon III. Le fameux épisode de sa carrière était l'objet ordinaire de ses conversations, et il le racontait volontiers. Il le raconta, en 1846 à Mme Viardot, et la célèbre cantatrice fit son portrait.

Sur ses vieux jours, il donna le légendaire "On n'passe pas" comme enseignes à une petite assemblée qu'il avait ouverte avec son fils et sa bru. Ce fut sa seule faiblesse, et il la racheta peu de temps après. Un établissement de confection, rue de Rivoli, s'était fondé sous le titre: "La Redingote grise"; on proposa à Coluche 1.800 fr. par an pour qu'il se tint dans le magasin. Coluche refusa, estimant qu'on ne traîque ni de la gloire, ni de la croix.

Une fois de plus, Coluche avait fait son devoir.

Pensées Choisies.

J'habiterai peut-être un jour Saint-Germain. DEMPRES. Un élégant noue lui-même sa cravate. LAVALLIÈRE. Je suis heureux d'être une étoile polaire. POLAIRE. Lorsque nous brisons un objet c'est toujours par MEGARD.

An théâtre, quand le public applaudit une de mes pièces, les acteurs rient. BISSON. Pour se nettoyer la bouche, rien ne vaut une brosse. ADAM.

LEON ESCALAIS.

Dans son numéro du 11 mai, "Comédia", feuille parlemantaire par M. Layole, l'appelle un des rois du chant et dit: Partout où il passe ce ne sont que triomphes et enthousiasmes.

Tous les pays d'Europe orientale et occidentale, ont acclamé récemment, ce fut au Caire, puis dans les principales villes de l'Afrique et d'Algérie, qui firent applaudir son grand talent; en reconnaissance du dévouement de deux nouveaux ordres, le Nicham et le Meqdidi.

Il ne lui manquait que les braves américains et les braves espagnols. En effet, l'empereur Layole, sachant bien qu'en tenant Escalais il tiendrait à la cét des grosses recettes, l'a engagé à des conditions extrêmement avantageuses pour cinq mois de représentations dans les grandes villes d'Amérique.

Nul doute que le succès, qui lui a toujours été fidèle, ne l'accompagne dans cette tournée. Les personnes qui ont assisté à la représentation de l'opéra de "Midi de la France" ou l'ont admiré et où on est toujours si heureux de le revoir plus jeune que jamais.

Le sol et le visage.

Taine a formulé la théorie du milieu et indiqué l'importance du climat sur les moeurs et les arts. Les docteurs Barcoz et Bergeat exposent dans un "Revue scientifique" que la physiologie de l'habitant se moule, pour ainsi dire, sur la nature du sol. Ils ont constaté, en de précédents articles, que la marche dans les plaines flamandes a pour effets directs l'hypertrophie des muscles fessiers, la largeur du bassin, l'atrophie des muscles abdominaux avec tendance à la hernie, la fréquence du pied plat.

Le sol et le visage. Taine a formulé la théorie du milieu et indiqué l'importance du climat sur les moeurs et les arts. Les docteurs Barcoz et Bergeat exposent dans un "Revue scientifique" que la physiologie de l'habitant se moule, pour ainsi dire, sur la nature du sol. Ils ont constaté, en de précédents articles, que la marche dans les plaines flamandes a pour effets directs l'hypertrophie des muscles fessiers, la largeur du bassin, l'atrophie des muscles abdominaux avec tendance à la hernie, la fréquence du pied plat.

VOLS.

Entre une et cinq heures hier matin, un voleur s'est introduit dans le débit de liqueurs de A. et S. LANA, rue Descartes 1241, et en a emporté un cash register évalué à \$100 contenant cinq à six dollars.

EDITION HEBDOMADAIRE

Edition Hebdomadaire de "Abbeille". Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "Abbeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants au courant des événements de la semaine. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 ct le numéro.

Condémnation d'Alden Lagrue.

Amite, Lte, 27 mai.—Alden Lagrue, l'individu reconnu coupable par le jury du meurtre du garde-chasse Jordan, a été condamné ce matin, pour y entendre le prononcé de sa sentence. Il y avait peu de monde dans la salle du tribunal.

White City Cite Blanche.

Il y avait moins de monde, hier soir, à la Cité Blanche que les jours précédents, ce qui s'explique par l'absence du temps. Les personnes qui ont assisté à la représentation de l'opéra de "Midi de la France" ou l'ont admiré et où on est toujours si heureux de le revoir plus jeune que jamais.

Le Comité des Travaux publics.

Le Comité des Travaux publics dans son assemblée tenue hier matin, a approuvé le choix des trois terrains proposés par la Commission des Ecoles pour y construire les écoles supérieures des jeunes filles et des garçons. En l'absence de M. Bouvier, l'assemblée a été présidée par M. Vignat.

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: 15 Cents. Pour le Mexique, le Canada et l'Étranger, port compris: 18 Cents. Pour les Etats-Unis, port compris: 15 Cents. Pour le Mexique, le Canada et l'Étranger, port compris: 18 Cents.

Inventaire.

L'inventaire de la succession de Mme Veuve Stephen Rappold, épouse par second mariage de Philip Reis, a été enregistré hier matin à la Cour Civile du District.

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION HEBDOMADAIRE. Pour les Etats-Unis, port compris: 15 Cents. Pour le Mexique, le Canada et l'Étranger, port compris: 18 Cents.

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Trois Editions Distinctes

Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: 15 Cents. Pour le Mexique, le Canada et l'Étranger, port compris: 18 Cents.

Feuilleton. L'ARGENT ET L'AMOUR. GRAND ROMAN INÉDIT. PAR JACQUES BRIENNE. DEUXIÈME PARTIE. Le Passé d'une Mère. (Suite.)

Il restèrent encore quelques jours à Lyon. Marthe, voulut porter le deuil de son père: "Il ne m'appartient pas, dit-elle de le juger." "Je dois honorer sa mémoire, comme le commandent la nature et la religion." Il fallut donner le temps nécessaire aux contraires et aux modistes.

Marthe étaient inondables. Rien ne pouvait la consoler. Elle souffrait à la pensée des souffrances qu'avaient endurées sa mère. Elle souffrait en pensant à ce père qu'elle n'avait pas connu et, dont la vie et la mort avaient été si tragiques.

Un théâtre, quand le public applaudit une de mes pièces, les acteurs rient. BISSON. Pour se nettoyer la bouche, rien ne vaut une brosse. ADAM. Elle prit la lettre, la relut encore, la porta à ses lèvres, et la glissa dans l'enveloppe qu'elle cacheta.

Longtemps elle garda entre ses doigts le fragile papier. Anéanti, terrassé sous le poids de sa destinée, elle restait là, assise sur la chaise, sans faire un geste ni un mouvement.

L'aveu de Marthe avait été suivi de tant de réticences et d'hésitations! D'ou venaient les scrupules de la jeune fille?

Il l'aimait trop, pour cela. Il le lui avait dit, et ce n'était pas une vaine formule de langage, mais l'expression de la vérité, il l'aimait chaque jour davantage.